

NOUS N'AVONS ENCORE RIEN VU... ACCÉLÉRATIONNISME ET DÉCÉLÉRATIONNISME À L'HEURE DE L'AUSTÉRITÉ MONDIALE¹

BENOÎT DILLET

University of Bristol
benoit@dillet.net

ABSTRACT

In this article, I critically discuss Benjamin Noys' thesis on accelerationism to evaluate the origins of the term and the debate, then I turn to Noys' arguments about the necessity to retain negativity. While Noys analyses accelerationism as a symptom and ideology of neoliberal capitalism, he reads other moments in the history of thought when accelerationism was also dominant (Italian futurism in the 1920s, New Economic Policy in USSR in the 1920s, Cybernetic Culture in academic discourse in the UK in the 1990s and today's austerity-inflicted societies). I point out accelerationist discourse largely omits the virtual neofascism that haunts Europe and the United States and question more broadly the place of desire in politics today. The great merit of accelerationists is to have brought the problem of work and alternative social policies to support it (such as basic income) to the centre of political debates and examine the role of singularities and negativity in these new political imaginaries.

KEYWORDS

Accelerationism, Benjamin Noys, Deleuze, negativity.

Dans un livre important publié en 2014, Benjamin Noys a critiqué l'accélérationnisme comme étant un symptôme du travail dans le capitalisme, organisant aussi bien la grandeur que la misère, tout autant de douleur que de douceur.² Dans cet ouvrage, au lieu d'introduire le débat récent sur

¹ Des parties de ce texte ont été publiées en anglais dans l'article 'We Haven't Seen Anything Yet... Accelerationism and Decelerationism under Austerity', *Cultural Politics*, Vol. 11, No. 2, 296-300.

² Benjamin Noys, *Malign Velocities: Accelerationism and Capitalism* (Winchester, Zero books, 2014).

l'accélérationnisme qui prend place en philosophie continentale, en anthropologie, en esthétique et en sciences politiques³, il analyse plutôt l'émergence historique des thèmes politiques accélérationnistes. En présentant les dangers et les impasses de ce nouveau mouvement politique à travers cette contre-histoire culturelle et sociale, Noys montre les filiations intellectuelles du mouvement et explique sa survivance. Je voudrais partir de cet ouvrage pour examiner quelques impensés de l'accélérationnisme : le néofascisme virtuel qui hante l'Europe et les États-Unis, la question du désir dans les discussions des politiques orientées vers le futur, ainsi que la place des singularités dans le travail hors emploi.

L'intervention de Noys a le mérite de reformuler le débat de la gauche en terme processus plutôt que de substance (d'où les termes d'accélération ou de décélération) tout en écrivant une histoire « fragmentée » de la gauche en Europe. Je la qualifie de fragmentée car l'esprit de son propos est benjaminien et sa forme, moderniste. C'est une histoire plus ou moins familière qui est rejouée et montée comme si on était dans un studio de post-production et qu'il fallait choisir les épreuves de tournage à monter : le futurisme italien, l'adoption du fordisme dans la période bolchévique 1917-1928, le futurisme cyberpunk anglais des années 1990 associé à la musique électronique, les fantasmes d'une symbiose mécanique, la nouvelle vague accélérationniste-apocalyptique d'après la crise de 2008.

L'ouvrage de Noys est une contribution importante au débat car c'est lui qui a inventé le terme « accélérationnisme » dans son ouvrage précédent *The Persistence of the Negative* (2010), pour qualifier une certaine tendance d'une politique post-structuraliste des années 1970 présente dans trois ouvrages majeurs (selon lui) : *L'Anti-Œdipe* de Gilles Deleuze et Félix Guattari (1972), *L'Économie libidinale* de Jean-François Lyotard (1974) et *L'Échange symbolique et la mort* de Jean Baudrillard (1976). Pour Noys, dans ces textes, les philosophes français soutiennent de manières différentes et singulières qu'après 1968, la seule manière d'en finir avec le capitalisme aurait été d'intensifier le capital, de le « déterritorialiser ». Cependant le vrai problème de l'accélérationnisme ou de l'affirmationnisme, comme le voit Jason Read, n'est pas seulement sa complicité avec le capitalisme « car le capital a aussi sa propre négativité [ou reterritorialisations], ses aliénations et séparations, mais c'est plutôt qu'il est complice de l'image idéologique que le capitalisme se fait

³ Robin Mackay et Armen Avanessian (dir.), *#Accelerate#: The Accelerationist Reader* (Falmouth, Urbanomic Media, 2014).

de lui-même, avec ses flux et réseaux qui dominent les pubs pour Microsoft »⁴. En d'autres termes, l'accélérationnisme est l'image fautive du capitalisme, sa version idéologique qui alimente tous les besoins et les pulsions – au moins dans la version de Noys.

Pourtant, il passe très rapidement d'un coup interprétatif à un coup politique pour saisir le débat de la gauche entre un accélérationnisme, un décélérationnisme et d'autres alternatives (dans le cas de Noys : pour une friction ou une résistance, j'y reviendrai plus tard). L'économie de ces expressions est à souligner ; même ceux qui trouvent ces positions réductrices ou relevant plus du domaine du slogan politique que de l'argumentaire logique y comprennent vite les enjeux populistes et du sens commun (au sens de Gramsci). L'argument de *Malign Velocities* est de continuer le projet de *The Persistence of Negativity* et donc de critiquer l'accélérationnisme de ne pas fournir une négativité qui bloque, résiste et transforme l'état processuel des choses. Cette version de l'accélérationnisme est largement « landien » et « noysien » car elle part de lectures situées de Deleuze, Guattari, Lyotard et Baudrillard, c'est-à-dire une lecture de passages sélectionnés dans quelques ouvrages dans une période très précise⁵. Dans le cas de Nick Land, nous avons affaire à un accélérationnisme absolu, alors que les arguments des nouveaux accélérationnistes (Nick Srnicek et Alex Williams entre d'autres) peuvent être appelés un accélérationnisme restreint ou limité.

L'accélérationnisme est une forme de *story-telling* et de *camera obscura*. Il veut « accélérer au-delà du travail » tout en légitimant la misère et « l'enfer du chômage » de nos temps présents qu'il veut abolir⁶. Il tente de « résoudre la souffrance du travail en intégrant le travail dans la machine », mais bien que Noys voit juste lorsqu'il diagnostique l'accélérationnisme comme étant un « symptôme », il ne développe pas ce point de manière systématique dans *Malign Velocities*. Ces descriptions d'autres moments accélérationnistes tentent de démontrer la survivance de ce symptôme et des diverses expressions de son idée à travers les époques⁷. L'accélérationnisme est une pulsion qui

⁴ Jason Read, 'Negativity Employed: Benjamin Noys' *The Persistence of the Negative*, *Unemployed Negativity* (blog), 5 Janvier 2011, <http://www.unemployednegativity.com/2011/01/negativity-employed-benjamin-noys.html>

⁵ Sur les sources deleuzo-guattarienne et nietzschéennes de l'accélérationnisme français des années 1970s, voir *Obsolete Capitalism, Acceleration, Revolution and Money in Deleuze and Guattari's Anti-Oedipus*, tr. Letizia Rustichelli and Ettore Lancellotti (*Obsolete Capitalism*, 2016).

⁶ Noys, *Malign Velocities*, xii.

⁷ *Ibid.*, 21, 12.

coexiste avec l'histoire sociale et politique – une pulsion de mort vivant ou de tentation noire.

En demandant une accélération du processus, les accélérationnistes invoquent en fait une sorte de masochisme. Au temps de l'austérité généralisée, quand les politiciens demandent que le peuple se serre la ceinture et de faire des sacrifices pour les générations futures de payer la dette publique qui a pourtant aidé à reverser des bonus aux rentiers et à l'élite mondiale. Ce diagnostic semble être juste lorsque nous entendons le masochisme comme la pathologie qui utilise les fétiches et les techniques d'automutilation pour différer et repousser le plaisir au moment le plus tard possible. L'austérité agit à travers le suspensif et la dénégation pour créer un nouvel horizon, tout un espace de fantasmes. Comme Deleuze l'avait montré : alors que le principe du sadisme est la satisfaction immédiate et le plaisir, le masochisme lui fonctionne grâce à un système élaboré de production de fétiches pour idéaliser le monde et permettre de retarder le plaisir au maximum⁸. Le sadisme a pour objet le plaisir, alors que le masochisme, le désir. Tout comme l'austérité néolibérale, l'accélérationnisme serait donc un masochisme qui appellerait à repousser le plaisir au dernier moment, à produire un théâtre machinique fabuleux et de faire croire que ce moment ultime du plaisir arriverait. L'économiste Wolfgang Streeck a appelé le nouvel art de gouverner par l'austérité « l'État de consolidation »⁹, qui a remplacé ou s'est superposé à l'État débiteur. L'État de consolidation met en place des politiques d'austérité de plus en plus dures dans l'espoir de « rassurer les marchés » et de garder des taux d'intérêt bas sur leur dette existante et sur leurs prêts à venir.

Selon ce schéma, le masochisme de l'austérité n'est contré à gauche, selon Nick Srnicek et Alex Williams, que par l'imaginaire d'une « politique populaire » (*folk politics*), un nouveau sadisme qui succombe au plaisir et à satisfaction de la violence immédiate¹⁰. Mais en face de cette logique du masochisme et du repoussement du plaisir au maximum, la politique populaire est inefficace voire même ridicule. C'est l'argument central de l'ouvrage de Srnicek et Williams *Inventing the Future*¹¹. Le masochisme construit des fétiches, alors que le sadisme les détruit. Pour les

⁸ Gilles Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch : Le froid et le cruel* (Paris : Minuit, 1967/2007), 31.

⁹ Wolfgang Streeck, *Du temps acheté. La crise sans cesse ajournée du capitalisme démocratique*, tr. Frédéric Joly (Paris, Gallimard, 2014).

¹⁰ Deleuze écrit : « Le masochiste a besoin de croire qu'il rêve, même quand il ne rêve pas. Jamais on ne trouve dans le sadisme une telle discipline de phantasme ». Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch*, 64.

¹¹ Nick Srnicek et Alex Williams, *Inventing the Future: Postcapitalism and a World Without Work* (Londres, Verso, 2015).

accélérationnistes, le dernier moment possible est bien sûr le tournant ou la bifurcation quand le capitalisme soudainement mutera en communisme. Les accélérationnistes rejoignent le projet de l'accumulation du capital jusqu'au point de son implosion bien qu'en cherchant activement une jouissance perverse dans leur misère, leur précarité et leur *burn-outs*, comme des toxicomanes. Dans un autre article¹², Noys a comparé la culture de la drogue et de la musique électronique des années 1990 (*second summer of love*) au Royaume-Uni à la pensée de Nick Land et ses étudiants du *Cybernetic Culture Research Unit* (CCRU) à l'université de Warwick, quant à leur rapport à l'immersion et l'accélération du capitalisme. Ces deux cultures ont beaucoup de ressemblance, pour Noys, le CCRU essayé d'atteindre des traces d'un futur à venir, dépassant le moralisme de la gauche en devenant une sorte de « thatchérisme deleuzien »¹³ : la destruction de soi comme sujet et la fin de l'État étaient les principaux objectifs. La critique du moralisme de gauche et l'optimisme revendiqué pour les machines et les technologies de réseau (avec le début d'internet) faisaient du CCRU un groupe très avant-gardiste dans le milieu des années 1990. Seulement, le capitalisme était peut-être moins tentaculaire, l'État devenait juste un État débiteur et pas encore un État de consolidation, pour reprendre l'analyse de Streeck.

Penser le capitalisme et les formes sociales en terme de processus nous permet aussi de voir l'intoxication des corps et des comportements de la société. Ce n'est pas forcément une intoxication volontaire mais de nouvelles pratiques sociales répondant à des exigences de travail sans pauses, d'être absolument disponible à chaque instant. Bien que les accélérationnistes parlent en termes de processus, il ne faut pas seulement croire qu'il s'agit d'un discours sur le temps, et d'un nouveau rapport de la politique au temps. En étant ébloui par le projet de construction d'un long terme, qui est tout à fait louable, l'accélérationnisme ne voit pas ce que les nouveaux modes de production ont fait au temps. Comme Jonathan Crary le montre si bien, le temps du capitalisme 24/7 (comme il l'appelle) est aussi le « temps de l'indifférence » et donc « le phénomène de la consommation sans entrave n'a pas uniquement une dimension temporelle »¹⁴. Ce n'est donc pas seulement la production d'un nouveau rapport au temps qu'un effacement des limites du temps (la journée, les pauses, le déjeuner, la nuit, etc.) en forçant le corps à des

¹² Benjamin Noys, « Intoxication and Acceleration: The Politics of Immanence », in Eugene Brennan et Russell Williams (dir.), *Literature and Intoxication: Writing, Politics and the Experience of Excess* (Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015), 185-201.

¹³ Noys, *Malign Velocities*, xi.

¹⁴ Jonathan Crary, *24/7 : Le capitalisme à l'assaut du sommeil* (Paris, La découverte, 2015), 19.

rythmes-limites. Le sociologue américain du travail Victor Tan Chen montre que dans certains lieux de travail (Accenture, Deloitte et General Electric), au lieu d'organiser des évaluations annuelles des performances, une évaluation continue s'est mise en place : des applications pour smartphones régulent et évaluent l'employé en permanence tout au long de la journée. Il cite Cathy O'Neil : « les privilégiés sont davantage traités par des humains, alors que la plupart des gens seulement par des machines »¹⁵. Les accélérationnistes répondraient qu'au contraire en accélérant le processus, tout monde se gouvernerait et serait gouverné par des machines.

Dans *Malign Velocities*, Noys présente des variations sur le thème de l'accélérationnisme : comment il a été mis en œuvre par les futuristes italiens en esthétisant et fétichisant la violence, la vitesse et les machines ; tout cela menant, surtout avec Marinetti, au fascisme. Bien que l'accélérationnisme soit orienté vers le futur, Noys l'accuse de nostalgie pour des temps maintenant révolus, tels que le futurisme mais aussi l'accélérationnisme communiste dans l'URSS léniniste, l'accélérationnisme cybernétique landien, ou les accélérationnismes apocalyptiques et incurables. « La nostalgie de l'accélérationnisme suggère, je pense, une difficulté à considérer le problème du travail »¹⁶. Pourtant en introduisant de manière récurrente le problème du travail, Noys montre que peut-être le seul mérite du nouvel accélérationnisme est d'avoir réintroduit ce problème à l'ordre du jour. Tous les chapitres ont tendance à finir sur ce même sujet : « La méthode tendancielle [chez Marx et qui est largement adopté par les accélérationnistes] a besoin d'une rectification pour enregistrer avec plus d'attention les formes et les forces du travail contemporain et des modes de lutte, plutôt que d'une déclaration apocalyptique de forces d'un dernier dévoilement »¹⁷. Et pourtant, à l'exception d'une allusion brève aux endettés, aux chômeurs et aux thésards surqualifiés¹⁸, Noys considère l'aliénation présente dans le capitalisme comme allant de soi et ne présente pas le tableau des formes contemporaines du travail, ni les métamorphoses et la précarisation du travail, l'utilisation de l'adjectif « inemployable », les contrats « zéro heure », le déclin des syndicats et de la protection de l'emploi, et finalement ce que Marx appelle « l'armée de réserve » ou « surpopulation » dans le chapitre 25 du volume 1 du *Capital*. La reconfiguration des modes de production dans l'économie post-fordiste mène

¹⁵ Victor Tan Chen, « Living in an Extreme Meritocracy is Exhausting », *The Atlantic*, 26 Octobre 2016, <http://www.theatlantic.com/business/archive/2016/10/extreme-meritocracy/505358/>

¹⁶ Noys, *Malign Velocities*, 23, voir aussi 97.

¹⁷ *Ibid.*, 72 ; à comparer avec les passages pp. xii, 12, 23, 46 et 61.

¹⁸ *Ibid.*, 93.

à de nouvelles demandes politiques pour la gauche, et celles-ci sont largement ignorées par Noys. Pourtant, la perspicacité et la clarté des analyses des périodes antérieures (surtout les années 1920 et 1930) annonçaient en quelques sortes des propositions pour une recomposition de la gauche au-delà du nihilisme et de la souffrance. La lecture de l'ouvrage de Noys nous laissait penser que la réorganisation de la journée de travail et des lieux de travail ont eu des effets considérables sur l'accélérationnisme en tant que programme politique. En d'autres termes, les nouveaux accélérationnistes pensent que la crise financière de 2008 a créé des conditions pour construire un imaginaire contre-hégémonique et repenser concrètement les transformations radicales et possibles de notre relation au travail et à l'environnement (il ne s'agit pas de transformer le travail seulement pour les humains, mais aussi pour d'autres espèces). Le travail est en train de devenir de plus en plus intermittents, plus pour certains que pour d'autres entraînant des tensions entre les populations des villes et les campagnes. André Gorz l'avait déjà analysé dès 1988¹⁹.

Et c'est peut-être sur ces points que le manifeste #Accelerate, qui n'est pas discuté par Noys, est plus pragmatique tout en restant ouvert à une politique de l'abstraction²⁰. Antonio Negri perçoit dans le manifeste une nouvelle forme de mouvement, non plus en termes d'alternative à la forme-État mais en tant que « réappropriation du capital fixe »²¹. Ce mouvement n'appelle donc pas seulement à travailler au sein des institutions existantes et des infrastructures du capitalisme, en les détournant de leur but initial, mais de manière plus importante peut-être il s'agit tout d'abord de comprendre ces infrastructures comme étant du « capital fixe », c'est-à-dire de l'investissement d'argent dans les bâtiments et les machines que sont les logiciels, les applications, les brevets et les droits d'auteur. Ceux-ci peuvent être réappropriés grâce à des technologies de *crowd-sourcing* et surtout du financement participatif (*crowd-funding*)²². Srnicek et Williams annoncent que les tâches au moyen terme sont de développer une « hégémonie sociotechnique » (3.11) en lançant une « réforme à grande échelle des médias » (3.17) et de construire une « infrastructure intellectuelle » (3.16) comparable à celle de la Société du Mont Pèlerin qui a organisée la révolution néolibérale. L'aspect positif de l'accélérationnisme est d'aider à reconfigurer la gauche en dépassant la nostalgie de l'État providence fordiste en créant un changement de paradigme

¹⁹ André Gorz, *Métamorphes du travail* (Paris, Galilée, 1988), 309ff.

²⁰ Nick Srnicek et Alex Williams, « Manifeste accélérationniste », *Multitudes* 56, 2014, <http://www.multitudes.net/manifeste-accelerationniste/>

²¹ Antonio Negri, « Reflections on the Manifesto », in Mackay et Avanesian (dir.), *#Accelerate# : The Accelerationist Reader*, 373-377.

²² Srnicek et Williams, « Manifeste accélérationniste », 3.20.

et en ne plus restant figer à l'état des choses ou même au fétichisme technoscientifique. Ces nouvelles expériences politiques que les accélérationnistes appellent font peut-être parties d'une histoire des expériences, dans laquelle on trouve le futurisme ou les premières formes du communisme : la Nouvelle Politique Économique en URSS entre 1921 et 1928, le taylorisme prolétarien et Aleksei Gastev, qui sont tout si brillamment analysés par Noys²³. Pourtant ces nouvelles expériences politiques viendront forcément après l'âge d'or de la croissance, de l'État providence et des syndicats. Il n'y pas de retour en arrière, ni à l'État providence keynésien ni à une période avant l'État providence.

Un aspect qui manque dans l'analyse de Noys est le débat sur l'anthropocène et le changement climatique, surtout quand celui-ci est présenté en termes de processus et de limites à la croissance²⁴. La réponse positive de Noys à l'accélérationnisme tente aussi de résister au décélérationnisme en cherchant des inspirations chez Bertolt Brecht et Walter Benjamin. Ces deux théoriciens allemands se réfèrent à l'action révolutionnaire en tant que « frein à main » (Benjamin) et une recherche du nouveau sur le « corps mort du capitalisme » (Brecht)²⁵. Ces réponses peuvent donc paraître décevantes tant elles restent suggestives et au niveau de métaphores. Noys reprend la critique de Benjamin du surréalisme des années 1920 : en s'enthousiasmant inconditionnellement pour la technologie, les surréalistes ont parfois risqué de faire surchauffer les machines et de les faire dérailler²⁶. Noys affirme que la disruption, la friction, l'interruption et la destruction ne doivent pas être comprises uniquement négativement mais dialectiquement, en tant que ressources même de la production contre l'espace lisse du capitalisme, et ceci pour créer une nouvelle sensibilité politique. Cette nouvelle sensibilité politique ne doit pas nous guérir de nos pathologies mais doit plutôt faire de notre misère son terreau pour « délier ce qui entraîne nos souffrances »²⁷.

Dans *Inventing the Future: Postcapitalism and a World Without Work*, Srnicek et Williams annoncent que la seule politique concertée de la gauche est le revenu universel de base. Le seul imaginaire possible et viable est de sortir de la société du salariat pour développer d'autres manières de travailler, de penser et prendre soin de soi et des autres. L'automatisation de la société ne fait que commencer mais beaucoup d'emplois ont déjà été ou sont en train d'être menacés. En ce sens, Srnicek et Williams critiquent la plupart des

²³ Noys, *Malign Velocities*, 36-48.

²⁴ Yves Citton, « Accélérer la gauche écologiste ? », *Multitudes* 53, pp. 13-21.

²⁵ Noys, *Malign Velocities*, 85.

²⁶ *Ibid.*, 90.

²⁷ *Ibid.*, 103.

militants de gauche, héritiers de l'esprit de 1968 et des nouveaux mouvements sociaux, qui ne veulent pas de revendications et faire de l'occupation et modes alternatifs de vie commune des fins en soi. Pour nos accélérationnistes, au contraire, la gauche ne doit pas se résoudre au local et au fétichisme de l'immédiateté, mais au contraire elle doit s'organiser autour des valeurs de progrès et de long-terme (mais non-téléologique), d'universel et de modernité (mais non-Européo-centrés). Ils appellent les politiques locales des nouveaux mouvements sociaux « politique traditionnelle » ou « politique populaire » (*folk politics*) pour établir des parallèles entre ces techniques efficaces mais tâtonnantes de politique et la médecine traditionnelle (*folk medicine*) ou la psychologie naïve (*folk psychology*). Leur souci n'est donc pas l'originalité de leur proposition (une automatisation avancée de la société pour éradiquer les emplois pénibles, réduction de la semaine de travail, un revenu universel pour vivre et non plus survivre, changement culturel du rôle du travail) mais l'efficacité de leur logique politique. Ils veulent délier la gauche de ce qui la rend actuellement impuissante, de ce qui l'empêche de développer sa puissance d'agir. Les accélérationnistes veulent apparaître comme une alternative crédible, en fait être la seule alternative, devenir aussi malléable et caméléon que la doctrine néolibérale première. C'est dans ce sens-là que l'accélérationnisme est un néolibéralisme de gauche car il veut imposer son programme comme la seule alternative, pour que la gauche puisse dire « il n'y a pas d'alternative » au revenu universel et à la réduction du temps de travail. Cette réduction du temps de travail est le seul horizon possible de la gauche, le seul projet qui puisse mobiliser les masses et les désirs. Nina Power a raison lorsqu'elle critique les accélérationnistes de rester au niveau des idées et de ne pas voir l'impossibilité de mettre en place matériellement ces nouveaux imaginaires²⁸. Les désirs ne peuvent pas fonctionner sans référents matériels au risque de soit voler en éclats soit de s'envoler (et devenir un « vaisseau spatial flottant » selon la belle expression de Power). Ce qui manque dans les théories de Srnicek et Williams, mais aussi chez Noys, est une prise en compte du désir dans le capitalisme.

Un des enjeux centraux de *L'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari était de présenter une critique des petits fascismes, et de reconsidérer la place du désir dans les sociétés. Pour eux les micro-fascismes sont toujours présents dans la société, de manière virtuelle, et surtout dans l'économie. La gauche ne semble pas voir le néofascisme virtuel qui hante l'Europe et désormais les États-Unis (même si on espère que cela va changer), et elle ne le considère pas comme un

²⁸ Nina Power, « Decapitalism, Left Scarcity, and the State », *Fillip* 20, automne 2015, <http://fillip.ca/content/decapitalism-left-scarcity-and-the-state>

prétendant dans le débat politico-économique. Le Front national (FN) en France et le United Kingdom Independence Party (UKIP) sont arrivés premiers aux élections parlementaires européennes en 2014, le Brexit en juin 2016 et l'élection surprise de Donald Trump en novembre 2016 créent un terreau favorable aux nouvelles droites extrêmes et à des fascismes hybrides de tous genres. On pense aussi à la Belgique, aux Pays-Bas et même à l'Allemagne où le parti d'extrême droite Alternative für Deutschland (AfD) a eu des succès électoraux sans précédents. Mais le plus grand champ de bataille est sûrement la Suède, le pays référent ou « modèle » de la social-démocrate et terre d'accueil des demandeurs d'asile et réfugiés politiques. La droite extrême en Suède a récemment saisi d'une manière symptomatique ce qui se passe dans la plupart des pays européens en ce moment. La manière dont le parti d'extrême droite, les Démocrates de Suède, attaque le modèle de démocratie sociale suédois et l'État providence demande de nouvelles réponses de la gauche, autre que les vieilles solutions fordistes. Les changements de la gamme et du terrain politique en Europe et les nouvelles droites extrêmes (qui sont appelées aux États-Unis depuis peu *Alt Right*, pour droite alternative) sont désormais des réalités et pas uniquement matière pour les médias. Ironiquement, ces droites-là sont les seules à faire le travail de la critique de l'idéologie, surtout des fantaisies des mesures d'austérité et de la culture *new management*. Elles le font parfois sans avoir recours à un cadre théorico-politique solide mais avec des raccourcis conspirationnistes par l'utilisation de mêmes internet. Comment la droite extrême a pu gagner le terrain des slogans contre le débat raisonné sans avoir fait au préalable une critique de moyens de communication ? Ce n'est pas que la classe ouvrière est manipulée par des politiciens rusés, dangereux et diaboliques, comme les médias le racontent souvent à propos des partis d'extrême droite, mais que les classes ouvrières ont su prendre le contrôle et réinventer les partis d'extrême droite pour s'exprimer, avancer leurs besoins et surtout pour reprendre une représentation dans un forum politique qui a été de plus en plus réservé à une certaine « caste » ou une « élite » méprisant le peuple. C'est précisément en appelant ces partis « populistes » que les médias confirment souvent la tactique mise en place par les classes ouvrières. En s'appelant partis « anti-système », ces partis d'extrême droite ont refusé de participer à la dissolution de la politique, à l'alliance des partis de droite et de gauche dans des grandes coalitions. Ils ont bâti leur légitimité sur la critique de l'intelligentsia eurocratique qui gouverne contre le *demos* qui ne sait pas ce qu'il fait. Les référendums en Irlande, aux Pays-Bas et en France pour la constitution européenne sont des symptômes de ce phénomène, tout comme l'infantilisation et l'alarmisme généralisé des

représentants de l'Union européenne contre la Grèce, des pressions sans précédent contre le parti de gauche radical Syriza pour sa capitulation après le référendum du 5 juillet 2015 sur le mémorandum (mais on peut aussi penser à l'annulation du référendum en novembre 2011). En ce sens, la Grèce a été le laboratoire dans lequel les mélanges de politiques d'austérité pour certaines personnes et une accélération pour d'autres ont été testées.

Revenons sur l'hypothèse centrale de Noys : les post-structuralistes, principalement Deleuze, Guattari, Lyotard et Baudrillard, auraient développé une perspective accélérationniste en politique, et cette perspective aurait été reprise en « fantaisies » par les nouveaux accélérationnistes. Mais est-ce que Deleuze et Guattari mettent en place ces « fantaisies » ? J'aimerais m'écarter de cet argument en introduisant la catégorie deleuzo-guattarienne de « désir abstrait » en tant que supplément à la théorie du « travail abstrait » marxiste. Cette catégorie sous-développée dans le corpus deleuzo-guattarienne et non-discutée dans les études deleuziennes pourrait pourtant être ce qui nous faut dans le débat accélérationniste qui supplémente le travail d'abstraction dont tout autant les marxistes que les accélérationnistes utilisent. En expliquant la contradiction entre la tendance deterritorialisante du capitalisme avec sa tendance reterritorialisante, Deleuze et Guattari se réfèrent à la forme de la propriété privée : « C'est *encore* la forme de la propriété privée qui constitue le centre des reterritorialisations factices du capitalisme. C'est elle enfin qui produit les images remplissant le champ d'immanence du capitalisme, "le" capitaliste, "le" travailleur, etc. »²⁹. L'adverbe « encore » garde le ton de l'accélérationnisme (« nous n'avons encore rien vu ») : Comment avons-nous toujours la forme de la propriété privée et nous n'avons pas progressé vers une forme supérieure d'organisation sociale ? Ou plutôt, on a affaire aux formes qui expriment les images et les modes organisant le travail et le désir. C'est la forme de propriété privée qui produit les images du capitalisme qui nous sont si familières ; elle produit la réalité qui est vécue et coproduite par chacun d'entre nous. C'est sur ce point que Deleuze et Guattari ne présentent pas seulement des fantaisies pour accélérer le progrès technologique capitaliste pour l'amener à sa fin : ni dans sa version landienne nihiliste (des « Lumières sombres »), ni dans ses versions eschatologiques. De la même manière que le travail est extrait des travailleurs, les désirs sont extraits et soutirés des travailleurs. Voici la vraie aliénation, celle qui fait tourner les machines, selon Deleuze et Guattari en 1972. Pour eux la dimension noologique du capitalisme, la manière dont les images de la pensée sont produites par la forme de la propriété privée, est centrale, et l'objectif devient désormais celui

²⁹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe* (Paris, Minuit, 1973), 365.

d'inventer de nouvelles formes et de nouvelles normes. Loin de nourrir l'idéologie, Deleuze et Guattari essaient de produire des noologies, des nouvelles formes de pensée plutôt que des nouveaux contenus de pensée.

Cette interprétation singulière d'un *ethos* partagé ou d'une politique non-avouée de philosophes français – et encore une fois Noys est à l'origine de l'expression même accélérationnisme – nous donne à repenser la politique en termes de processus, d'affirmation et de négativité. Pour lui, l'accélérationnisme cède entièrement à l'affirmation, une « économie supérieure de l'excès »³⁰. Comme nous l'avons déjà expliqué plus haut, le mérite central de l'accélérationnisme restreint ou limité est d'avoir abordé de nouveau le problème du travail dans les sociétés néolibérales. Cependant, le travail est désormais compris comme une affirmation et apparaît délié de toute négativité. William Davis s'est récemment demandé si la plus grande menace envers le capitalisme aujourd'hui ne serait pas tout simplement le manque d'enthousiasme et d'activité³¹. En effet, les phénomènes du « présentisme » et de la démotivation se sont généralisés et font perdre aux entreprises de la rentabilité, de la productivité et donc du profit. Il se demande donc si les employés ne sont pas devenus des Bartleby de fait dû aux excès de la violence psychique, physique et morale des nouveaux politiques de management. La solution des entreprises est donc de miser sur les programmes de « coaching » pour redonner aux employés confiance en soi et dans les autres. Et c'est parce que « l'économie libidinale n'est pas moins objective que l'économie politique »³² que les entreprises, mais on peut aussi penser à d'autres institutions, se demandent comment extraire le désir des individus pour l'accumuler en quantité de capital.

Le néolibéralisme présente un champ d'immanence saturée, producteur de stress, d'anxiété individuelle et sociale, de dépression généralisée et des troubles de déficit d'attention. Toutes ces pathologies sont pourtant ramenées au champ personnel et à l'économie de soi. En ajoutant le désir dans la logique du capitalisme comme le troisième élément (en supplément du travail et du capital), Deleuze et Guattari anticipent dès les années 1970 l'intensification ou la déterritorialisation du capital. Désormais le capital ne se nourrit plus uniquement du travail abstrait mais aussi du désir abstrait ; le désir devient une ressource pour produire plus d'argent et de capital. Comme le montre Davies, ce n'est plus l'argent qui produit une certaine quantité de bonheur,

³⁰ Benjamin Noys, « The Recirculation of Negativity: Theory, Literature, and the Failures », *Stasis* 1, 140-155.

³¹ Williams Davies, *The Happiness Industry* (Londres, Verso, 2015).

³² Deleuze et Guattari, *L'Anti-Œdipe*, 413.

mais l'inverse, des mécanismes de capitalisation du bonheur, du désir mais aussi de la santé et des réussites produisent de l'argent et donc du profit pour certaines entreprises. Cela ne veut pas dire que toutes ces sphères sont corrompues ou entièrement infectées, mais qu'il faut davantage de négativité, et que l'affirmationnisme de l'accélérationnisme continue à jouer sur l'immunisation néolibérale. Frédéric Neyrat parle du capitalisme comme d'un « système d'interconnexion exophobique »³³. Le véritable enjeu de l'accélérationnisme est donc de penser l'incalculable et la singularité dans le monde d'après, le monde du travail hors emploi. Ceci est impératif car nous sommes passés des sociétés de contrôle aux « sociétés de clairvoyance », note Neyrat. Certes le futur reste à être inventer par la gauche, mais la propagation de l'indemne est maximale. Les algorithmes ne nous permettent pas uniquement d'accélérer nos transactions, notre accès aux informations, nos modes de vie et peut-être nos régimes politiques, mais ils mettent en place tout un système de préemption qui modifie les désirs, les virtualités, les intentionalités ou les protentions, pour le dire dans des registres différents. Antoinette Rouvroy explique qu'avec les algorithmes il ne s'agit pas de prédiction ou de prévention mais bien de préemption. Cette logique ne joue plus sur les causes « mais sur l'environnement informationnel et physique des personnes pour que certaines choses soient ou ne soient pas actualisées, ou ne soient pas possibles ». Le passé et l'avenir en deviennent donc aspirés dans un vortex, pour garder une actualité pure, dénuée de bruits ou de certains morceaux d'avenir. Les algorithmes ici jouent sur l'avenir, sur notre rapport à l'avenir. Dans nos sociétés de clairvoyance, ce qui compte c'est « d'empêcher tout ce qui pourrait advenir de vraiment nouveau, conjurer toute altérité, toute altération »³⁴. Comment donc les « hyperstitions » (ou le progrès « hyperstitionnel »), que Srnicek et Williams annoncent, peuvent-elles continuer à consister avec cette logique de préemption ? L'accélérationnisme doit faire face à cette exophobie régnante malgré son parti pris pour le long terme.

³³ Frédéric Neyrat, *Atopies. Manifeste pour la philosophie* (Paris, Nous, 2013), 17.

³⁴ Neyrat, *Atopies*, 24.